

XYZ. La revue de la nouvelle

Profondeur du quotidien

Jean-Paul Beaumier, *Et si on avait un autre chien ?*, Montréal, Druide, 2017, 148 p.

David Dorais



Numéro 131, automne 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/86510ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Dorais, D. (2017). Compte rendu de [Profondeur du quotidien / Jean-Paul Beaumier, *Et si on avait un autre chien ?*, Montréal, Druide, 2017, 148 p.] XYZ. *La revue de la nouvelle*, (131), 88–94.

part cette histoire du président français Léon Blum recevant des tas de cartes postales à l'Élysée, à partir de juin 1936, pour se faire remercier d'avoir institué les vacances de deux semaines. Enfin, les Français peuvent prendre le temps de voyager ! Et lui, le président, récolte ces manifestations de gratitude alors qu'il est assis à son bureau, en train de travailler... Mais d'autre part, certains récits se révèlent authentiquement touchants. Un homme repense à son fils mort du cancer chaque fois qu'il reçoit une carte lui demandant de faire un don pour une campagne de financement. Une Juive ayant réellement existé, Etty Hillesum, écrit des lettres depuis le camp de concentration pour exprimer à quel point la vie a de la valeur pour elle. Elle réussit même à cacher une carte postale sous sa robe et à la lancer du train qui l'amène, avec d'autres, vers Auschwitz pour qu'ils y soient exterminés. Ou encore, une femme atteinte d'une maladie dégénérative décide de partir seule en voyage pour profiter de sa liberté. Mais, dans son cerveau, la fonction du langage est affectée. Ses propos deviennent confus. Elle fait des lapsus. Elle dit à ses proches qu'elle leur envoie des « cordes postales », erreur de langage, mais signe poétique que la carte postale constitue toujours une manière, imparfaite comme elles le sont toutes, de rester en contact avec les gens qui nous sont chers.

David Dorais

Profondeur du quotidien

Jean-Paul Beaumier, *Et si on avait un autre chien ?*, Montréal, *Druide*, 2017, 148 p.

L'OUVRAGE *Et si on avait un autre chien ?* de Jean-Paul Beaumier est le sixième recueil de nouvelles publié depuis 1988 par ce membre du collectif de rédaction d'XYZ. Rappelons que le recueil précédent, *Fais pas cette tête* (*Druide*, 2014), a été finaliste au Prix littéraire des collégiens. Dans son livre le plus récent, l'auteur poursuit dans la veine qui est la sienne. Beaumier est un écrivain du quotidien,



avec tout ce que cette appellation peut impliquer de sensibilité et d'attention aux détails. Tout style possède les qualités de ses défauts, et vice versa. Lorsqu'on choisit de se concentrer sur les faits et gestes qui tissent la vie quotidienne, ce que l'on perd en grandeur de vue, en largeur de perspective, on le gagne en subtilité du regard et en délicatesse de la touche. Ce type de texte n'est banal qu'en apparence : il puise dans la vie de tous les jours, dans les petites habitudes qui émaillent les semaines et les mois, ce qui donne à l'existence ses grandeurs et ses tragédies. Seulement, celles-ci se vivent à l'intérieur du foyer, au lieu d'éclater à l'extérieur. N'ont-elles pas alors plus de résonance, enfermées dans un cocon ? Le mystère, la déception, le bonheur, l'espoir, toutes les passions de l'âme ont autant de saveur quand elles sont condensées dans le cadre restreint du quotidien que quand elles se déploient dans d'autres milieux. La vie domestique (avec ses extensions que sont la vie de loisirs et la vie au travail) constitue un microcosme des splendeurs et des misères de l'existence humaine, dont l'éclat se voit atténué, mais dont la densité s'accroît : rien qui agace autant qu'un agacement familial, et rien qui plaise autant qu'un plaisir quotidien. La sphère intime contient tout ce dont se compose une destinée, avec une intensité incomparable.

Le recueil de Jean-Paul Beaumier se place, par son titre, sous l'emblème du chien, celui que l'on adopte. Cette figure familière revient de temps à autre, comme une silhouette fugitive, dans l'une ou l'autre des nouvelles. On la mentionne en passant. Une seule histoire aborde le sujet de front, « La mort d'Utopie ». Un couple qui bat de l'aile, mais qui a une enfant de six ans, décide d'acheter un chien pour se ressouder et éviter le divorce. C'est une manœuvre courante, de commenter le narrateur, le père : souvent les couples tentent de se donner un second souffle en se procurant un animal de compagnie. C'est aussi une manière de contrer les angoisses de la petite fille liées à la mort : elle ne veut plus d'un animal qui, tels un poisson ou un hamster, risque de périr après seulement quelques mois. Elle ne veut pas, non plus, penser à la mort possible de ses parents. Elle veut un compagnon plein de vie. 89

On adopte donc un chien. Tous ensemble, les trois membres de la famille conviennent de l'appeler « Utopie ». Trois ans se passent, le couple ne va pas mieux. On décide en fin de compte de se séparer. Mais comment l'apprendre à Laure ? À quel moment ? Au moment de la promenade au parc. Utopie est détachée de sa laisse, les parents s'appêtent à révéler la mauvaise nouvelle à leur fille, mais l'animal s'enfuit, bondit au milieu de la rue et se fait frapper par une voiture.

L'« utopie », ici, c'est-à-dire le projet irréalisable, consiste à se prémunir de tout ce qui menace le bonheur. Impossible, nous dit la nouvelle sur le mode allégorique, de contrer la présence sinistre de la mort et du deuil. L'utopie qui prétend préserver les enfants, et soi-même, de la perte, de la séparation, de l'arrachement ne peut que tourner court. On voit donc que le cadre intime et familial qui sert de décor aux nouvelles de Beaumier se situe bien loin de la mièvrerie. Au contraire, c'est une bulle fragile sur laquelle pèse sans arrêt le risque de l'éclatement et de la destruction. « La mort d'Utopie » montre la nécessité de se résigner au mal. La nouvelle enseigne l'essentiel détachement, inséparable du fait de vivre : les animaux meurent, les parents divorcent, voilà le dur apprentissage de la vie, et il se fait parfois subir trop tôt.

La fragilité du bonheur est un thème constant dans le recueil de Beaumier. Jamais rien de pathétique, mais de petits accrocs au quotidien qui viennent ruiner les espoirs de contentement que l'on entretenait. Par exemple, deux époux se dérangent réciproquement tandis que l'une essaie de tricoter et que l'autre essaie de lui faire part de sa fascination pour certains mots du dictionnaire (« À quoi ça rime ? »). Ailleurs, un écrivain revient dans un chalet avec une ancienne maîtresse pour lui montrer son nouveau roman inspiré de leur histoire commune, mais la femme témoigne d'un désintéret désolant (« L'autre rive »). Ou encore, un autre écrivain (peut-être le même ?) est distrait de son travail par des écureuils qui attaquent ses mangeoires pour oiseaux (« Problème domestique »). Chaque fois, il s'agit de renoncer à la tranquillité d'âme que l'on convoitait : les déceptions assaillent les

personnages, comme autant de coups de canif donnés par le destin.

La vie domestique, montre le nouvellier, peut aller jusqu'à contenir une part de mystère insondable. De la même manière que Freud parle de « l'ombilic du rêve » pour désigner cette partie du rêve que l'analyse ne parvient jamais à éclaircir, on pourrait parler de « l'ombilic du quotidien ». Il existe dans notre environnement immédiat, indique Beaumier, des poches d'ombre, des zones qui recèlent de l'énigme. Dans les récits de *Et si on avait un autre chien?*, ces nœuds d'obscurité prennent la forme d'objets trouvés. Il peut s'agir par exemple d'une clé, tombée d'une chemise où sont remisés de vieux documents. À quoi peut-elle bien servir ? Que peut-elle ouvrir ? Quel lien a-t-elle avec les papiers auprès desquels elle était rangée ? Examen minutieux, enquête exhaustive, rien ne permet d'en déterminer l'usage. Il faudra se résoudre à ne pas savoir. Et le narrateur de commenter : « Ce type de résistance passive de la part des objets lui est familier. Son quotidien est le terrain d'une lutte sans merci avec le monde inanimé : une porte qui se bloque, la chasse d'eau qui fuit, un couvercle de bocal qui résiste à l'ouverture. » Les objets s'entêtent à rester inhumains, c'est-à-dire à échapper au projet de signification et de fonctionnalité dont l'être humain tisse son quotidien. Leur absurdité est têtue et se dresse contre les tentatives de baliser l'univers dans lequel nous évoluons. À notre désir de rendre le monde lisible et vivable, les objets opposent leur opacité.

Trois nouvelles du recueil de Beaumier traitent d'images trouvées qu'il s'agit de décrypter. Dans l'une, on a affaire à une carte postale de Venise, quatre gondoliers à la tombée du jour, qui glisse d'un livre dont le narrateur ne se souvient plus être le propriétaire. Cette carte postale lui rappelle vaguement un ami perdu de vue, mais le livre lui-même ne lui dit rien. L'a-t-il même lu ? Une autre nouvelle, la plus audacieuse de l'ouvrage sur le plan formel, aligne onze courts textes qui décrivent onze photographies en noir et blanc, témoignages d'un ancien voyage en Floride. Peu à peu, un récit se construit,

mais il comprend des trous. Pourquoi ces vêtements ? Pourquoi tel angle de prise de vue ? Quel est exactement cet endroit ? La narration s'échafaude par fragments et malgré les brèches. Dans la dernière nouvelle, l'image trouvée consiste en une photo dont on a déduit l'existence : l'album compte onze photos, or les pellicules à l'époque comprenaient au moins douze poses. Il doit donc y avoir une photo manquante. En effet, c'est la quatrième, qui est restée collée au dos de la troisième. Le cliché représente un lever de lune sur une mer agitée. Cette scène rappelle quelques souvenirs au personnage principal, mais rien de précis lié à la prise de photo. Le mystère persiste. Bref, dans chacun de ces cas, l'image se présente comme un lieu d'interprétation. En donnant à voir, l'image semble lisible au premier coup d'œil mais, comme les objets du quotidien, il s'agit d'une familiarité trompeuse. Cartes postales et photographies se dérobent à l'entendement. Elles provoquent le désir de donner du sens, mais elles se soustraient en même temps à tout éclaircissement. L'image, s'offrant dans l'immédiateté, avec la même évidence qu'un objet usuel, paraît automatiquement décodable, alors qu'au contraire elle brouille notre capacité à lui conférer une signification. Le langage visuel échappe au langage verbal, au discours abstrait échappe la forme concrète. Notre monde est constellé de ces zones d'ombre. Le chemin de lumière que nous parvenons à suivre et qui nous semble si large est en réalité menacé de tous côtés par les ténèbres de ce qui se dérobe à notre compréhension.

Ces dérapages dans le vide peuvent aussi passer — et c'était un élément déjà présent dans le précédent recueil — par les confusions du langage même. Ce qui devrait permettre de nommer le réel et de lui donner du sens peut faire défaut et fourcher pour proposer à l'esprit différentes significations plus ou moins conciliables. Par exemple, un écrivain confond sans cesse les mots « dénouement » et « dénuement ». Il parle d'« arriver plus rapidement au dénuement ». Et sa femme de s'esclaffer. Une simple dyslexie fait ici figure de poésie surréaliste, voire de réflexion philosophique : dénouer le

92 nœud de l'intrigue, n'est-ce pas en quelque sorte déshabiller

le récit pour révéler sa vraie nature ? Ailleurs, dans la nouvelle « La clé » déjà mentionnée, le narrateur remarque : « On croit mettre les choses à l'abri et elles se retrouvent le plus souvent à l'oubli. » Une différence de quelques phonèmes entraîne une inversion ontologique, le passage de la présence à l'absence, de la préservation à la disparition.

Les jeux de dédoublement sont monnaie courante dans ce recueil. Des nouvelles font alterner deux trames temporelles distinctes. Quelques personnages reviennent d'une histoire à l'autre (l'écrivain, son épouse, leur fille), mais sous un nom parfois différent. Des motifs apparaissent sous deux formes. Ainsi, dans « La clé », on apprend à la fin que cet homme qui cherche à découvrir l'usage de la clé trouvée est un veuf qui quittera bientôt sa maison pour partir en appartement. Sa fille lui rend visite et lui apporte la clé de son nouveau logement. L'homme se dit qu'il devra en faire faire des doubles pour ses deux enfants.

Mentionnons toutefois que jamais ces jeux d'écho ne tombent dans le formalisme. L'auteur s'efforce de conserver leur chair aux histoires, leur poids de réel, et jamais il ne les décharne pour les réduire à de simples mécaniques. Dans les nouvelles les plus virtuoses, telle « Foutu pays » (où un homme réfléchit sur l'immigration et l'appartenance au pays pendant qu'il attend l'autobus un jour de canicule), les motifs s'entrelacent, se combinent, se répondent avec aisance et naturel, comme dans les fugues musicales les plus réussies. Beaumier possède un doigté qui lui permet de structurer solidement ses récits tout en leur conservant une grâce qui leur donne l'apparente simplicité du quotidien.

L'écriture peut parfois renvoyer à elle-même, en des effets de miroir à l'intérieur même du recueil. L'avant-dernière nouvelle, « La bibliothèque », montre un écrivain qui, dans un chalet loué, découvre une pièce remplie de livres. Il se rend compte qu'ils sont neufs et n'ont jamais été ouverts. Le lecteur, quant à lui, se rend compte, devant ces titres, que ce sont les œuvres dont proviennent les exergues de toutes les nouvelles du recueil de Jean-Paul Beaumier qu'il tient 93

entre ses mains. La bibliothèque du chalet représente donc celle que l'auteur porte lui-même et qui alimente ses textes. Ailleurs dans l'ouvrage, il arrive au personnage de l'écrivain de commenter stylistiquement des passages que le lecteur a lus plus tôt dans d'autres nouvelles. Les réflexions littéraires émaillent l'œuvre et mettent à nu, en une sorte de procédé « intramétatextuel » (si l'on veut se permettre un peu de pédanterie), les principes mêmes de l'écriture de Beaumier. Ici, le personnage de l'auteur, réfléchissant sur sa pratique, s'interroge sur la pertinence de donner un nom à ses protagonistes ou sur l'impact que le titre d'un texte peut avoir sur sa lecture. Là, un auteur en vacances dans un *bed and breakfast* se voit contraint d'expliquer aux convives, lors du déjeuner, en quoi consiste son métier. C'est l'occasion d'énoncer certaines conceptions sur la création, notamment sur le récit bref: « Je soulignai l'importance d'aller droit au but, de ne retenir que les détails vraiment essentiels [...] de maintenir une tension dramatique, et pour cela il ne faut pas craindre de retrancher tout ce qui est superflu, d'écrire au plus près de l'os. » Voilà exactement ce que fait Beaumier dans son dernier recueil, et le lecteur ne peut que se réjouir d'avoir à sa disposition des textes aussi finement ciselés.

David Dorais

Erratum

Il s'est glissé une erreur dans la nouvelle « Les chiens de Sainte-Ursule » de Robert Baillie dans le numéro 130, à la page 79. Au deuxième paragraphe, on devrait lire « le pick-up » et non « mon pick-up ». Nous nous excusons auprès de l'auteur.